
La Corde de mi et la Presse

ANNE-LISE GROBÉTY, VIOLONISTE DES MOTS

Ce qui frappe dès les premières pages de *La Corde de mi*, le dernier roman d'Anne-Lise Grobéty, et qui ne se relâche jamais, c'est cette incroyable maîtrise de la langue et de sa musique, doublée de l'impression tenace de lire en couleurs – impression du reste difficile à décrire, donnée par ces mots auxquels la romancière restitue tout leur sens, ces mots qu'elle épiluche et dont elle presse la pulpe, leur offrant une résonance et un impact nouveaux. Si cela est valable pour la plupart des textes de Grobéty, c'est encore plus évident ici, où tout est à déguster.

Mais cette écriture qui s'impose comme ce qui semble une évidence est en réalité le fruit d'un travail de longue haleine. L'histoire du petit Mongarçon, orphelin de père, qui deviendra luthier, traînait dans la tête de l'écrivaine depuis neuf ans – une de ces histoires « qui n'en finissent pas de vouloir qu'on les commence ». Impossible de rédiger plus de quarante pages sans s'essouffler. Jusqu'à ce que survienne le personnage de Luce. Et là, c'est le dé clic.

Luce, fille du luthier et narratrice de ce récit, est une femme d'une trentaine d'années qui n'a pas revu son père depuis douze ans. Mais lorsque celui-ci, vieux et malade, se retrouve à l'hôpital, elle tente de renouer le lien. Ou

plutôt de nouer tout court, puisque cet homme, qu'elle manque de confondre avec le malade du lit d'à côté, n'a jamais prêté attention à elle, ne s'est même jamais défait de son attitude de rejet. C'est d'ailleurs cette cruelle indifférence qui est à la base du texte : Luce raconte, en s'adressant à son père, son enfance et son adolescence passées à tenter d'exister pour lui, elle raconte ses efforts, sa lutte pour qu'il la remarque et l'accepte. En parallèle, elle se sert des bribes de souvenirs qu'elle a pu recueillir pour inventer (tout en recherchant une certaine véracité) la vie de son père. Son objectif : mener ce récit jusqu'au moment de sa naissance à elle, jusqu'au jour où le petit Mongarçon, devenu avec l'âge adulte Marc-Gaston, est bombardé papa. Refaire son entrée, en somme, en espérant récolter cette fois un peu plus d'applaudissements – et surtout ne plus voir la salle se vider.

Mais Anne-Lise Grobéty, et elle a raison, prend tout son temps pour arriver jusque-là. Elle s'applique avant cela à décrire certaines scènes de l'enfance de Mongarçon : sa naissance par exemple, qui ressemble fort à une résurrection, mort-né à la sortie du ventre et tout de suite réanimé par le soupir d'un BonVieux qui passe par là (ce qui fait dire à la sage-femme impatiente qui le tire au monde qu'il sera « fait du bois dont on fait les flûtes ») ; ou la vie avec son frère, sourd-muet, qui finira par être placé en institution par une mère qui fait ce qu'elle peut pour se débrouiller sans mari, une mère, très touchante dans ce qu'elle a d'insupportable, qui annonce à Mongarçon qu'il devra, désormais, « chanter pour deux ». Lourde tâche que l'enfant se met en tête d'accomplir, en commençant par le début, à savoir trouver la réponse à cette question : que veut dire chanter ? Puis vient la découverte de la musique, du violon, et l'apprentissage chez les frères Pelet, deux vieux luthiers qui décident d'enseigner ce qu'ils savent à ce garçon prometteur.

Le contraste est grand entre ce gamin qui découvre le monde, se bat pour oser suivre sa vocation malgré les fortes réticences de sa mère, apprivoise avec passion l'instrument qu'il a choisi, et le père qu'il devient, raconté par Luce, un vrai monstre d'égoïsme et d'indifférence. Mais ce roman ne se contente pas des apparences. Grobéty décortique ses personnages, décline à travers eux le thème de la filiation et de l'absence et joue avec les perspectives et les cadrages, les « couches de temps », dans un texte très vivant, toujours en mouvement, un texte en traque permanente de quelque chose – mais quoi ? Pour répondre à cette question, Luce lutte. À plusieurs reprises au long du récit (et c'est d'ailleurs la scène « à l'eau de pluie » sur laquelle s'ouvre le roman), elle s'embourbe dans un chemin où elle s'est égarée en voulant retrouver la maison des frères Pelet, la maison où elle est née, et où son père, de son lit d'hôpital, lui a demandé de retourner pour y chercher un étui de violon bleu. Un enlisement dans la boue qui traduit celui de ses pensées, qu'elle désembourbe patiemment et progressivement pour tenter d'y voir clair.

On ne lâche plus ce récit envoûtant qui raconte son histoire avec un don d'expression exceptionnel, et dont on voudrait citer toutes les phrases. Par exemple celle-ci : « Peut-être qu'on finira quand même par forcer le cœur des hommes avec la musique. En tout cas, ça vaut la peine d'essayer encore. Ou avec les mots, pourquoi pas, je ne suis pas borné à ce point ! Pourvu que le cœur s'entrouvre pour couvrir enfin un peu d'humanité. »

Anne-Lise Grobéty donne ici son meilleur livre – et lorsque l'on sait la qualité des précédents, on réalise ce que cela signifie. Plus que romancière, elle se fait musicienne, virtuose en violoniste des mots, chef d'orchestre à l'oreille plus fine et au sens romanesque plus développé que jamais.

BRUNO PELLEGRINO

Le Passe-Muraille, N° 71, 2007

RACHETER L'AMOUR MANQUÉ

Avec La Corde de mi, Anne-Lise Grobéty revient au roman : cette histoire de rencontres manquées et de paroles perdues a pour protagonistes un luthier et sa fille et pour cadre le haut pays neuchâtelois.

C'est une belle histoire de rencontres manquées et de paroles perdues que raconte ici Anne-Lise Grobéty : entre une mère et son fils, entre deux frères séparés contre leur gré, mais surtout entre un père et sa fille, le luthier Marc Favrod et Luce, la narratrice trentenaire, qui ne se réconcilie qu'après sa mort avec cet homme au caractère difficile. « Bander étroitement/les deux parts de moi-même/serrer dur/le présent le passé » (selon José-Flore Tappy citée en épigraphe), c'est aussi pour Luce s'ouvrir à la possibilité d'un avenir partagé avec Nicola, le peintre italien dont le nom apparaît très tôt, quoique fugacement, dans ce quatrième roman ample et maîtrisé. Après plusieurs volumes de récits et de nouvelles, *La Corde de mi* marque ainsi le retour de l'écrivain à un genre qu'elle n'avait plus abordé depuis *Infiniment plus* (1989, réédité en camPoche en 2006).

Comme toujours chez la romancière neuchâteloise, la mise en forme du récit compte autant que son contenu, d'où les questions que se pose la jeune narratrice sur la véracité, la composition ou le cadrage. Ces interrogations, de même que le décalage temporel entre le temps vécu et le temps de l'écriture, nourrissent la complexité narrative de ce projet littéraire longuement mûri, si l'on en croit la page liminaire qui annonce les thèmes musicaux traités dans les quatre chapitres, auxquels s'ajoute un court envoi ironiquement baptisé « Trémolo » – car Luce n'est pas pour rien la fille de son père, qui se défendait de l'émotion par le cynisme.

Situé dans « un pays de baumes, de dolines, de gouilles et de mouilles glacées » auquel renvoie tout un lexique familial (goger, hucher, houffer, crocher, etc.), le roman se déroule de mai 1945 à fin 2005, mais sans respecter l'ordre chronologique, bien qu'il fasse allusion aux événements politiques du moment : invasion de la Hongrie, Baie des Cochons, Mur de Berlin, guerre d'Irak...

Orphelin de père, le petit Marc a beau s'enchanter des sonorités étrangères du Grand Atlas où il apprend tout seul à lire : sa mère, qui le couve, flaire là un danger et s'en défait, pour son bien pense-t-elle, comme elle n'hésitera pas plus tard à se débarrasser du fardeau que représente son fils aîné, sourd et autiste, en mentant au cadet sur sa disparition. Le thème de la fraternité court en sourdine dans tout le livre grâce à la figure rayonnante des « vieux frères », Jocelyn et Aubin Pelet, qui acceptent de prendre Marc comme apprenti luthier dans leur atelier de Combe-Verrat. Ce lieu-dit proche d'une tourbière est le cœur matriciel du livre, qui s'ouvre et se referme sur lui. La narratrice y est née mais sa mère s'est très vite enfuie avec elle, loin de ce mari incapable de les aimer parce que son art et sa quête de l'instrument parfait passaient avant tout.

« Comment pousser haut et fort sans l'effort des racines ? » La question vaut pour le père autant que pour la fille, à lire cette dernière qui s'appuie sur le journal du vieil Aubin. Adolescente et jusqu'à ses dix-huit ans, Luce s'est beaucoup interrogée sur sa difficile relation avec ce père dont elle entend se faire aimer, comme lui-même avait jadis tenté d'apprivoiser son frère Rémi. Après leur rupture, devenue historienne de l'art, elle n'a cessé d'investiguer sur « ce qui commence aux confins du tableau » pour éclairer de biais le travail du peintre. La métaphore du vide parcourt d'ailleurs tout le récit : creux du violon,

interstices du récit, trous du paysage, failles de l'être. Mais, transmise d'outre-tombe comme un talisman, une corde de mi (celle sous laquelle est placée l'âme du violon) suffira à racheter l'amour manqué.

ISABELLE MARTIN
Le Temps, 2006

UNE SYMPHONIE D'ÉMOTIONS

Anne-Lise Grobéty fait un retour plus que réussi au roman avec un récit de filiation douloureuse.

«J'ai toujours écrit mes textes de longue distance à la première personne, explique Anne-Lise Grobéty par e-mail, mais il est bien évident que je ne suis pas chaque fois l'essentiel de ce personnage. À la sortie de mon premier roman, j'avais trouvé une formule qui me permettait, je crois, d'être toute proche de la vérité ; je disais : tout est vrai sauf l'histoire ! En ce qui concerne Luce, il est encore trop tôt pour m'interroger sur ce qui nous lie en profondeur. Tout ce que je sais, c'est que sa trajectoire d'enfance, d'adolescence n'a pas grand-chose à voir avec la mienne. Sinon que je me suis "piquée" d'écrire assez jeune. Je n'ai, en fait, vécu aucune des anecdotes que je raconte à son sujet. Mais je n'oserais pour autant affirmer que ce qu'elle ressent, exprime, est étranger à mes émotions, mes difficultés à vivre, mes convictions.»

Luce est l'héroïne et narratrice de la nouvelle fiction d'Anne-Lise Grobéty, qui n'avait plus publié de romans – hormis deux titres pour adolescents – depuis *Infiniment plus* (1989). L'attente valait la peine ; *La Corde de mi* récompense la patience de chacun, auteur et lecteurs, tant il a d'intensité, de densité émotionnelle et littéraire. Deux récits le composent, s'y entrelacent : le récit linéaire de la vie d'un

luthier et celui de sa fille Luce, qui avance en spirale, repasse aux mêmes endroits, autant de fois qu'il le faut, jusqu'à ce que la douleur s'en aille ou, tout au moins, soit supportable. La narratrice étant dans le ressassement, la romancière prend son temps, ses aises, accumulant les inventions lexicales, formules et images longues en bouche. Sa langue mélodieuse se déploie autour de plusieurs thèmes (artistiques et intimes), variant les rythmes, les styles (expressions régionales, poésie) et les formes (dialogue, carnet, conte, arabesque, ellipse).

Lorsque son père mourant lui ordonne d'aller chercher un étui de violon dans la maison où il a appris le métier de luthier, Luce (trente ans) s'embourbe au propre et au figuré dans la vallée de ses origines (qu'on peut situer dans le haut pays neuchâtelois). Elle retombe dans ce rôle de « gentille fille » qu'elle a essayé de tenir, avec une tendresse rageuse, entre quinze et dix-huit ans. N'ayant pas grandi avec son père, elle s'obstina à l'adolescence à lui rendre visite pour qu'il lui parle de lui, de sa jeunesse et de son histoire conjugale désastreuse. Cet homme, davantage soucieux de trouver l'instrument parfait que l'harmonie familiale, aimait sans doute sa fille, mais mal (adroitement), se fermant comme une huître dès qu'il se sentait approché de trop près. Entre tentatives d'amadouement et coups de griffe, père et fille se virent régulièrement, puis plus du tout. Ainsi, douze ans ont passé quand Luce retrouve son père à l'hôpital.

« Comment pousser haut et fort sans l'effort des racines », demande Luce qui questionne également sur la relation à la création et la restitution de l'expérience. Fille de luthier devenue historienne de l'art, elle sonde les couches du temps, des sentiments et de la langue en écrivant. Elle porte les réflexions d'Anne-Lise Grobéty, qui continue à tracer ici une carte du féminin commencée il y a plus de trente ans et qui explore les thèmes de la filiation, de la

fraternité, de l'amour manquant et manqué. Ainsi, partant d'un lieu situé dans « un pays de baumes, de dolines, de gouilles et de mouilles glacées », la Neuchâteloise touche à des sujets universels.

ÉLISABETH VUST
24 Heures, 2007

DANS NOTRE VIE, TOUT EST MUSIQUE !

On dit volontiers que la valeur n'attend pas le nombre des années.

Toute jeune déjà, Anne-Lise Grobéty publia des récits aussitôt reconnus comme des œuvres littéraires authentiques. Une plume, un style, une profondeur qu'un beau parcours d'écrivain n'a cessé de confirmer.

Depuis *Pour mourir en février*, de romans en nouvelles, plusieurs prix sont venus rendre hommage à son talent. L'automne dernier, Anne-Lise Grobéty était de retour avec un roman imposant et magnifique : *La Corde de mi*. C'est avec passion qu'elle nous parle de ce récit qui l'habitait depuis longtemps... Et du goût d'écrire, qui fait partie d'elle-même depuis toujours. « À dix ans, dans un grand cahier de photographies, j'ai fait ma première tentative de raconter une histoire complète à partir de cartes postales représentant des chats, se souvient-elle en riant. Plus sérieusement, c'est vers l'âge de quatorze ans que l'écriture est véritablement devenue une activité importante pour moi, qui a pris du temps et de la place dans ma vie. L'envie, le besoin d'écrire étaient là, sans que je sache trop ce que j'allais en faire. »

Anne-Lise Grobéty dévorait des livres. Les grands classiques, bien sûr, mais aussi le nouveau roman. « C'est en lisant beaucoup qu'on apprend à écrire. Au début, on imite, sans le vouloir. Toute la difficulté est ensuite de

prendre ses distances par rapport aux auteurs qui ont été nos maîtres. Je me suis nourrie des grands auteurs du XIX^e siècle, puis le nouveau roman a apporté comme un souffle de liberté. Pour moi, c'était une découverte extraordinaire, une rupture avec la narration traditionnelle, un autre rapport de l'écrivain avec ce qu'il écrit, un changement de perspective. L'écrivain commençait à douter. »

L'ambiguïté des liens entre l'auteur et ses personnages, mais aussi entre l'auteur et ses lecteurs, apporte alors une nouvelle dimension au goût d'Anne-Lise Grobéty pour l'expression littéraire. « J'aime cette idée que l'auteur ne sait pas tout. Il doit rester une part de mystère vis-à-vis de ce qu'il écrit. On ne peut jamais tout expliquer. De même, il convient de trouver la bonne distance entre soi et le lecteur, en dire juste assez pour qu'il ne se sente pas largué, puis le laisser combler les vides. »

Cette juste distance, qui fait d'une œuvre littéraire une forme de construction commune finissant par dépasser l'auteur qui l'avait initiée, Anne-Lise Grobéty parvient à l'évaluer à chaque nouveau récit. Pour *La Corde de mi*, roman aussi merveilleusement écrit que remarquablement construit, il lui fallut de nombreuses années, parsemées de temps d'écriture et de périodes de jachère, avant de trouver ce qui manquait à son récit. « Il y a neuf ans, j'ai foncé tête baissée dans l'histoire de ce luthier, puis je me suis arrêtée brutalement. » C'est que l'auteur ne se satisfaisait pas d'un récit linéaire : la vie de Marc-Gaston avait de quoi faire un roman... mais pas tout à fait. Il y manquait la deuxième voix. « Il me fallait trouver qui parlait, qui racontait. » Ce sera Luce, la fille du luthier, en quête de l'amour de ce père trop distant. « Sans elle, l'histoire n'aurait pas pu s'écrire. »

Ainsi, l'auteur a trouvé le fil qui la mènerait au terme du récit. C'est alors que le lecteur, pris au ventre par la force de l'histoire, se met à imaginer que la fiction,

peut-être, se nourrit d'une part d'autobiographie. Il doute à son tour. Un doute qui ne dérange pas Anne-Lise Grobéty: «Cela m'ennuierait davantage si le lecteur pensait que l'auteur n'a rien mis de lui-même dans son récit. Inévitablement on y met la part la plus essentielle de soi-même. Si je ne travaillais pas à partir de ma substance vitale, cela n'aurait aucun sens. Chacun de mes récits est constellé de morceaux de ma propre vie, et de ces particules d'univers dont on est bombardé dès notre venue au monde: les gens que l'on frôle, ce que l'on entend, les images, les paysages. Mais Luce, ce n'est pas moi, et je n'ai pas eu un père luthier.» Les liens entre réalité et fiction sont plus subtils que cela, plus inattendus aussi. «Il y a dans mon récit ce que j'ai consciemment souhaité y mettre, et tout le reste m'a débordée.» Anne-Lise Grobéty aime que ses personnages la mènent par le bout du nez. «Ils finissent par m'emmener ailleurs que là où je pensais aller. Mais, en fait, c'est à travers l'écriture que le récit prend d'autres chemins. L'agencement d'un mot avec un autre apporte une autre lumière, et l'on avance alors au fil de la plume.»

Littérature, musique et nature: voilà qui, en apparence, suffirait à combler une vie d'écrivain. Pourtant Anne-Lise Grobéty ne vit pas repliée sur cet artisanat des mots dans lequel elle excelle. «Je ne me suis jamais trouvée en situation de me consacrer uniquement à mon écriture. En réalité, je n'ai pas fait ce choix. J'ai eu des enfants, que j'ai élevés en partie seule. J'aime travailler, être impliquée dans une vie sociale. J'ai même fait de la politique, siégeant une dizaine d'années au Grand Conseil neuchâtois. C'est tout cela aussi qui nourrit mon travail d'écrivain.» Aujourd'hui, à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel, elle œuvre comme assistante à la conservation des manuscrits. «Vous voyez, je reste dans mon élément», ajoute-t-elle dans un sourire.

Quand l'écriture se montre impérieuse, Anne-Lise Grobéty reconnaît pourtant qu'il faut pouvoir s'y consacrer à fond pour un temps. Ce qu'elle a pu faire pour imprimer ses derniers mots, ses dernières notes à *La Corde de mi*. Un roman qui ravira, comme ses précédents écrits, un fidèle public de lectrices et de lecteurs romands... En attendant qu'un jour, peut-être, cette plume toute gorgée d'une vibrante humanité trace son sillon au-delà de nos frontières. Un tel talent le mériterait, et l'auteur elle-même y songe, mais à condition de ne pas y laisser son âme. « Je n'ai pas un style à la mode. J'ai fait il y a longtemps le choix de travailler non pas sur les grands boulevards, mais dans les arrière-cours... Et je m'y tiens obstinément. »

CATHERINE PRÉLAZ
Génération, 2007

*ANNE-LISE GROBÉTY, PLEINS FEUX
SUR LE PÈRE*

L'écrivaine revient avec un époustoufflant La Corde de mi qui raconte un père, par sa fille.

C'est vite dit : une fille visite son père malade à l'hôpital. Il est vieux, elle est adulte. Il va sans doute mourir. Elle le sait malade depuis des mois, mais ne vient que maintenant. C'est vite dit. Il y a plus à dire, à écrire, forcément. C'est qu'ils ne se sont pas beaucoup vus, pas beaucoup parlé. Elle a bien essayé, lorsqu'elle avait quinze ans, qu'elle n'habitait depuis longtemps plus avec lui. Prétendant un vague devoir scolaire, elle a tenté de lui tirer les vers du nez, question enfance, parents, frère. Peine perdue. Elle n'a eu que mépris et ironie en réponse à ses questions. Depuis, elle l'a évité. Rome, la peinture,

les amoureux, très loin des vallées de Combe-Verrat, ses tourbières, son brouillard, du père luthier, enterré dans ses manies et sa solitude.

Anne-Lise Grobéty se plonge dans cette histoire filiale avec un élan, un souffle, une passion que l'on n'espérait plus. C'est superbe. Luce se voit assigner une mission par le paternel alité : récupérer un violon dans la vieille maison de Combe-Verrat. Elle se perd, ne trouve pas l'objet, manque rendez-vous après rendez-vous l'objet de ses retrouvailles. Découvre par contre de quoi remplir les trous, de quoi raconter par le menu l'enfance de son père – la mère possessive et rude, le frère idiot dont elle se débarrasse et qu'il pleurera toujours, le père mort à la guerre, juste après sa naissance, la fuite dans le violon, l'apprentissage chez les frères Pelet, qui l'envoient à Crémone, là où l'on fait chanter les violons, leur atelier qu'il reprend.

Après les proses courtes et poétiques d'*Amour mode majeur*, les nouvelles de *Belle dame qui mord* ou *La Fiancée d'hiver*, les récits pour la jeunesse comme *Le Temps des mots à voix basse*, ce beau roman intense nous arrive comme un grand vent des plaines violent et chaud. *La Corde de mi* est clairement de ces histoires qui ne vous fichent pas la paix avant d'être écrites, qui se « mettent en travers de tous vos projets », comme le glisse Anne-Lise Grobéty dans un mot en préface. Louvoyant entre le présent du père amoindri et furieux, le récit de son enfance à elle, narratrice, le livre se déroule autour d'une langue vorace, pressée d'avaler et de recracher ce qu'il sait, ce qu'il veut dire, ce qu'il peut dire, enfin. L'invention et l'énergie verbale de l'écrivaine connaissent ici une plénitude, une intensité unique. Mission accomplie. Repos, le petit cheval de la consolation.

ISABELLE FALCONNIER
L'Hebdo, 2007

QUE RESTERA-T-IL DE NOS AMOURS?

Best of 2006 – Livres, films, disques : voici le meilleur de ce que nous avons aimé durant cette année. Eux passeront l'épreuve du temps.

Anne-Lise Grobéty. *La Corde de mi*. Une superbe histoire de filiation servie par un style unique, vaste comme un oratorio entre tragédie familiale et distance salvatrice.

ISABELLE FALCONNIER
L'Hebdo, 2007

Notes de lecture. *La Corde de mi*, un des six romans qui briguaient le Prix des auditeurs de la Radio Suisse Romande. Prix remis, la semaine prochaine au Salon du livre de Genève à Metin Arditi, pour *L'imprévisible*. *La Corde de mi* un volumineux roman signé de la plume d'Anne-Lise Grobéty.

— Un roman – de mon point de vue – qui aurait lui aussi mérité le prix ! Anne-Lise Grobéty sonde avec patience et obstination les profondeurs de l'âme, celle de Luce, Luce née avec l'envie de mettre de la lumière dans le monde et son impérieuse quête du père. Celle de Marc-Gaston, le père démissionnaire, avare de mots, handicapé de la communication. Dans une courte préface, l'auteur avertit son lecteur. Il s'agit d'une histoire qui voulait naître obstinément, assez pour condamner à longue peine d'encrier !

— *Le ton est donné !*

— Pour percer le secret de l'indifférence du père, Luce s'apprête à réparer toutes les rencontres manquées, à retrouver les paroles perdues. Elle est mue par une colère qui l'anime depuis qu'elle est en âge de comprendre.

Le récit commence lorsque son père est en fin de vie, c'est donc le moment ou jamais ! Toutes les ruses, tous les procédés sont autorisés. Elle doit lui extirper leur histoire. Une urgence, une rage... qui s'entend dans son récit. Luce règle ses comptes au passage : mélange – bien dosé – de complaisance, de manque de confiance en soi et d'exagération...

Parallèlement, *La Corde de mi* – la corde la plus aiguë du violon, la plus délicate à faire sonner – est une histoire de musique. Marc-Gaston est habité par le son, tourné vers le sens de l'ouïe. Mongarçon, son pousson, comme lui dit sa mère, est une marchandise de paix : les cloches de l'armistices sonnent à toute volée à l'heure de sa naissance.

Son père, rentré du front pour l'accouchement, se tue sur le chemin de retour à la caserne.

Sous le choc, Rémi, le frère aîné, perd l'usage de la voix.

Marc-Gaston essaiera – sa vie durant – de rendre à Frère musique l'usage des mots, des notes. Quant à lui, bâillonné, étouffé par l'amour d'une mère déboussolée, il se sent condamné à chanter pour deux.

Pas étonnant dès lors que Marc-Gaston trouve vocation dans la musique ! Le violon ! Contre l'avis de sa mère, il sera luthier. Dès l'âge de l'apprentissage, il s'installe chez les frères Aubin et Jocelyn Pellet. Loin de tout. Il passera l'essentiel de sa vie à Combe-Verrat. Là où naît Luce, avant de s'évaporer – un an plus tard – dans le sillage de sa mère...

— *Et comment se construit ce récit ?*

— Voyage dans le temps, voyage dans les vies. Anne-Lise Grobéty superpose les voix. Sur son lit d'hôpital le père envoie sa fille chercher un étui précieux à Combe-Verrat. Luce y retourne et déroule la pelote des

souvenirs. Comme une enquête, elle remet bout à bout tout ce qu'elle sait de ce père. Elle utilise les témoignages – rares – de sa mère, elle utilise les carnets, tenus au jour le jour par Aubin Pellet. « Je suce ces calepins jusqu'aux derniers brins de chair... » Elle utilise un texte qu'elle avait écrit des années plus tôt – quand elle avait prétexté un devoir scolaire pour soutirer au père ses souvenirs d'enfance. Elle cherche, cherche. Elle raconte cette quête aussi. Et peu à peu, le puzzle se dessine, le brouillard se dissipe.

Dire aussi la richesse de la langue d'Anne-Lise Grobéty. C'est une écriture dense, poétique. Une écriture qui vient des tripes, inventive, truffée de jeux de mots, de néologismes. Luce et ses écritures, Luce infini-firmière au chevet du père.

La Corde de mi c'est aussi et enfin toute une réflexion sur la création, sur l'enjeu de l'art, le besoin de créer et le droit de prendre position.

On y croise, évidemment, l'écrivain, Anne-Lise Grobéty, mais aussi la vocation, les exigences du musicien à travers les personnages des luthiers et des violonistes qu'ils croisent. Et même les beaux-arts. Par Luce, Luce – la fille des couleurs – qui étudie l'Histoire de l'art, Luce obsédée par le point de vue de l'artiste, le point de vue de celui qui peint... le jeu du cadrage... – Comme dans *La Corde de mi* lorsqu'elle revisite le passé de son point de vue à elle pour donner – impérativement – sa version des faits. Car écrire, « c'est inévitablement se souvenir », dit Anne-Lise Grobéty.

MARLÈNE MÉTRAILLER
Dare-Dare, Espace 2, 2007

DU MÊME AUTEUR

POUR MOURIR EN FÉVRIER

Roman

Préface de Jean-Pierre Monnier

Lausanne: Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1970

Vevey: Bertil Galland, 1975

Lausanne: Éditions 24 Heures, 1984

Lausanne: L'Âge d'Homme, 1988

Collection Poche suisse ; volume 72

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1994

Traduction allemande

UM IM FEBRUAR ZU STERBEN

München: Kindler Verlag, 1971

Traduction italienne

MORIRE IN FEBBRAIO

Milano: Il Dito e la Luna, 1997

ZÉRO POSITIF

Roman

Vevey: Bertil Galland, 1975

Lausanne: Éditions 24 Heures, 1984

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1992

Traduction allemande

FLUCHTBEWEGUNGEN

Zürich: Benziger, Ex Libris, 1977

Collection CH

MATERNANCES

Poèmes

Gravures d'Armande Oswald

Neuchâtel: Éditions Galerie Ditesheim, 1979

LES RAMONEURS

Poèmes

Photographies de Pierluigi Zaretti

Lausanne: Éditions Payot, 1980

DU CÔTÉ DE L'ÉCRITURE FÉMININE...

in Écriture féminine ou féministe?

Carouge: Éditions Zoé, 1983

POUR MOURIR EN FÉVRIER

Roman

ZÉRO POSITIF

Roman

LA FIANCÉE D'HIVER

Nouvelles

Lausanne: Éditions 24 Heures, 1984

Collection Écrivains

CONTES-GOUTTES

La Tour-de-Peilz: Bernard Campiche Éditeur, 1986

2^e édition, nouvelle, 1994

LA FIANCÉE D'HIVER

Nouvelles

Première édition séparée, augmentée d'une nouvelle

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1989, 2^e édition, 1992

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2002

Collection camPoche; 3

Traduction allemande

DIE WINTERSBRAUT

Zürich, Dortmund: eFeF-Verlag, 1992

INFINIMENT PLUS

Roman

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1989

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2006

Collection camPoche; 17

Traduction allemande

UNENDLICH MEHR

Zürich: Benziger, Ex Libris, 1991

Collection CH

BELLE DAME QUI MORD

Récits

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1992

DÉFENSE D'ENTRER

Nouvelles

Carouge: Éditions Zoé, 1996

Collection MiniZoé; 16

COMPOST BLUES

Lausanne: ASELF (Association Suisse
des Éditeurs de Langue Française), 2000

LE TEMPS DES MOTS À VOIX BASSE

Récit

Genève: Éditions La Joie de Lire, 2001

Traduction italienne

IL TEMPO DELLE PAROLE SOTTOVOCE

Milano: Bompiani, 2002

Traduction allemande

DIE ZEIT DER LEISEN WORTE

Wuppertal: Peter Hammer Verlag, 2004

Traduction castillane

TIEMPO DE PALABRAS EN VOZ BAJA

Madrid: Anaya, 2005

Traduction en gallego
O TEMPO DAS PALABRAS EN VOZ
BAIXA
Vigo: Xerais de Galicia, 2005

AMOUR MODE MAJEUR
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2003

DU MAL À UNE MOUCHE
Récit
Genève: Éditions La Joie de Lire, 2004

LA CORDE DE MI
Roman
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2006
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2008
Collection camPoche ; 23

JUSQU'À PAREIL ÉCLAT
Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2007